

idée de ses dimensions; et, soit qu'on les réduisit outre mesure, soit qu'on s'exagérât la distance réelle des limites de l'extrême Orient, on s'imaginait retrouver les Indes au delà de l'océan Atlantique, sans se rendre compte de l'étendue possible des grandes mers, dont la Méditerranée n'est qu'une miniature.

Telles sont les pensées qui, après avoir guidé Chr. Colomb, l'ont constamment suivi dans sa carrière, et lui ont même longtemps survécu. Le but de l'amiral génois, c'est de substituer une nouvelle route à celle de l'Égypte et de la mer Rouge, c'est de prendre à revers le pays des épices et de remonter le Gange. Dès la première Ile qu'il découvre, il se croit aux Indes; et il impose aux habitants du Nouveau-Monde un nom d'emprunt, qu'ils ne perdront jamais. A Cuba, il se croit en Chine et s'étonne de ne pas y rencontrer le grand khan des Tartares; et, quoique son expédition ne lui ait pas fait rencontrer les produits de l'extrême Orient qu'il était venu chercher, il se fait fort d'en envoyer au roi d'Espagne, autant qu'il plaira à ce souverain de lui en demander.

Il est donc bien certain que Colomb ne cherchait pas un nouveau monde, et que les préoccupations scientifiques n'entraient pour rien dans ses visées. Trois objets remplissent ses intentions : la conquête politique, qui s'effectue sans le moindre scrupule, au nom du droit du plus fort; les relations commerciales et internationales que les gens de l'époque entendaient en vrais forbans, toutes les fois qu'une force suffisante ne les tenait pas en respect; enfin, le prosélytisme religieux, d'autant plus redoutable qu'il était encore très-naïf. Ceux qui vinrent après Colomb, et qui furent, pour la plupart, des aven-